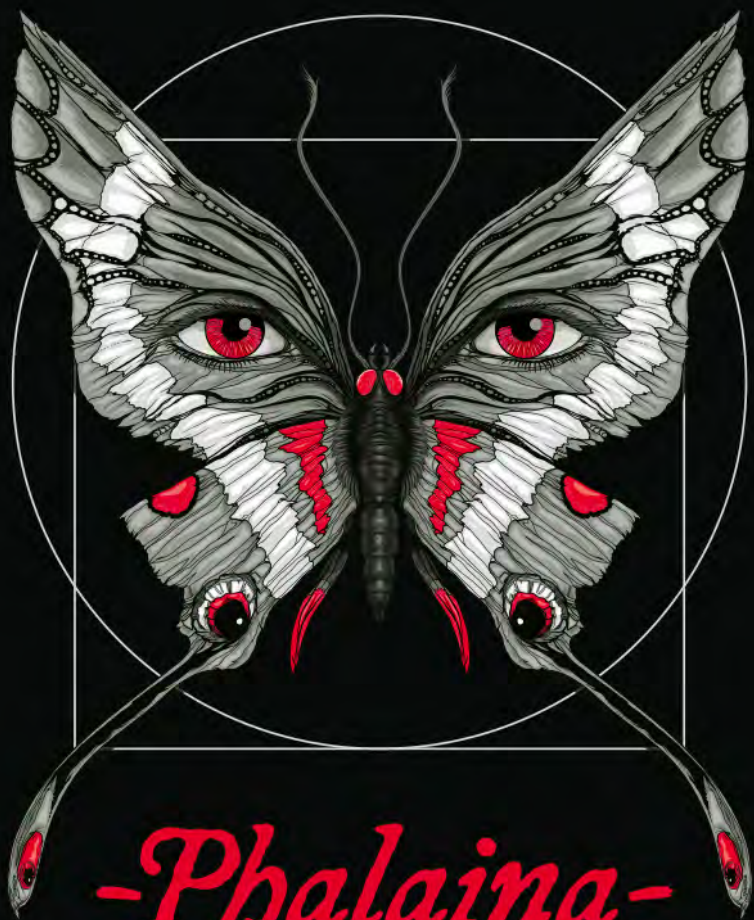


épik



*-Phalaina-*  
*~Alice Brière-Haquet~*

ROUERGUE

## **Présentation**

Hiver 1881, dans la campagne anglaise, à la lisière d'un bois, un enfant apparaît.

Toute seule, perdue et à peine vêtue, ni les loups ni les températures glaciales n'ont eu raison d'elle.

Impossible de savoir d'où elle vient ni où elle va. Elle ne parle pas et se contente de poser sur le monde ses grands yeux rouges.

Il lui faudra pourtant le découvrir, car des hommes sont à ses trousses et creusent dans sa vie un sillon sanglant.

Pour les stopper, elle devra s'arrêter, se retourner et retrouver ses origines : l'un des secrets les mieux gardés de l'humanité...



épik

Alice Brière-Haquet  
Phalaina

*On découvre une nouvelle espèce  
d'êtres vivants chaque jour.  
Mais, chaque jour aussi,  
une espèce disparaît.*

*La mouche possède 10 chromosomes,  
le hamster 22, le rat 42, l'humain 46,  
le chimpanzé 48, la vache 60  
et le papillon 380.*

## LIVRE 1

## **petite**

Le soleil d'automne étalait ses derniers rayons sur la mousse des sous-bois. Les arbres berçaient mollement leurs branches, dessinant sur le sol des ombres douces et dansantes. Les feuilles avaient pris des teintes dorées ou argentées. Par moments, l'une d'elles se détachait sans bruit et venait en valsant se déposer sur le sol. Tout était calme, paisible et, hormis le cadavre qui déjà refroidissait, le tableau était idyllique. Quelques papillons s'attardaient encore, voletant de fleur en fleur. La petite fille les suivait. Heureuse. Sa démarche était encore hésitante, elle marchait depuis peu, mais elle s'amusait de sa liberté. Pieds nus, elle slalomait entre les débris de l'accident avec la grâce particulière des jeunes enfants qui défient les lois de la gravité pour la première fois. Son petit corps rebondi, avec ses bras et ses cuisses qui n'avaient jamais connu l'effort, ses joues modelées, sa cape moelleuse qui glissait de ses épaules, tout semblait prêt à amortir la chute. Douceur dérisoire. Une roue de fer forgé dressait ici ses piques. Là, une portière en bois laqué gisait éventrée sur le sol. Et, partout, les

valises avaient éparpillé leur chargement de linge et de papiers. La petite avançait. Le bandeau qui lui couvrait les yeux s'était défait pendant l'accident et les papillons lui étaient apparus, minuscules et merveilleux. Ils étaient bien plus intéressants que ce cabriolet renversé, plus intéressants que les objets épars, plus intéressants que le corps déchiqueté. Alors, elle les suivait. De fleur en fleur. Que c'était bon de marcher !

– Petite !

Quelqu'un au loin l'appelait. Une voix grave, une voix lourde et pleine de dangers. Le charme fut brisé et l'enfant sentit ses jambes trembler, son assurance tanguer, prête à chavirer. Ses grands yeux rouges, déjà, se remplissaient de larmes. Les papillons pourtant se rapprochaient... Oui, ils venaient la consoler.

– Petiite !

– Plus doucement ! fit une seconde voix, tu vas lui faire peur...

– Petit-petit-petiiiite !

– C'est pas une poule, tu sais...

Les deux voix se chamaillaient, mais l'enfant ne les entendait plus. Les papillons étaient là par centaines à présent, peut-être par milliers. Le battement rythmé de leurs ailes couvrait la petite d'un bourdonnement familier. Avec eux, elle n'avait pas peur. Ils étaient ses amis, elle le savait. Elle le sentait.

– Petite ! Viens, tu vas pas rester toute seule ! Ça caille ici la nuit...

– Elle te comprend pas, c'est une mioche... Petite, viens nous voir ! Petite, on a des bonbons... Viens nous voir, sale gosse, viens...



Mais l'enfant souriait. Les papillons qui jouaient dans ses cheveux la chatouillaient. Tous ensemble, ils tissaient autour de son petit corps un réseau de fils délicats, qui l'entourait, l'enveloppait, la recouvrait... Le filet se resserrait. Elle ne pouvait plus bouger. Sa respiration, même, ralentissait. Mais ce n'était pas très grave. Elle n'avait jamais été aussi bien. Comme dans un cocon. Les papillons, doucement, délicatement, soulevèrent la petite du sol.

Les deux hommes étaient entrés dans le sous-bois et ramassaient ici et là les papiers épars. Ils jetaient dans une grande pochette de cuir ces feuilles volantes griffonnées, chiffonnées, déchirées, délavées, parfaitement illisibles. Activité absurde, mais le patron avait bien insisté pour qu'il n'en restât aucune. On ne les payait pas pour réfléchir mais pour agir, et là-dessus ils étaient infaillibles. Les taches de sang se faisaient plus nombreuses. Là-bas gisait le cadavre.

– Regarde, le professeur !

– Salement amoché...

Les deux hommes s'étaient penchés sur le corps inerte, tordu. Les blessures étaient impressionnantes. Vraiment.

Le macchabée portait un costume de flanelle grise flambant neuf et son collier de barbe était fraîchement taillé. La mort semblait rire de cette coquetterie. Le visage si digne était maculé de sang et le binocle pendait vide et inutile sur la veste déchirée. Une impression de sérénité, pourtant, se dégageait de lui. Humphrey s'était assoupi sous l'effet du puissant sédatif. Il n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, pas eu le temps d'envisager ce qui attendait la petite. Il était parti en paix, heureux.

Ce sourire était gênant. Une insulte au bon sens. Le sédatif qu'ils avaient employé pour provoquer l'accident était normalement indétectable, mais, avec la tripotée de scientifiques que le professeur avait pour amis, il valait mieux être prudent. Un seul petit doute et tous les laboratoires du royaume partiraient en quête de la vérité.

– Vaut mieux faire disparaître le corps.

Les deux hommes se mirent donc au travail. Ils retroussèrent leurs manches et entreprirent d'enterrer le corps du professeur. La tâche n'était pas facile, et les absorba tout entiers. Quand ils eurent fini, la nuit commençait à tomber...

De la petite, il n'y avait plus aucune trace.

Ils l'appelèrent à nouveau, mais l'obscurité compliquait sérieusement les recherches.

Bah, ils diraient qu'elle était morte aussi. Les loups se chargeraient bien de finir le boulot. La semaine dernière, on avait trouvé trois brebis égorgées...

Comme une confirmation, un hurlement se fit entendre au loin. Oui, il valait mieux partir. Tant pis pour la môme.

S'ils avaient été plus attentifs, c'est sûr, ils auraient remarqué l'étrange cocon qui pendait au marronnier, fruit monstrueux dans la valse timide des premières feuilles mortes. Mais comment auraient-ils pu imaginer qu'une si petite fille pouvait se trouver aussi haut dans un arbre ? Et si on leur avait dit qu'elle allait y passer l'hiver dans un profond sommeil proche de l'hibernation, ils se seraient sans doute payé une bonne tranche de rigolade. Évidemment, ils ne savaient pas qui elle était.

Ils rentrèrent donc se mettre à l'abri du froid.

## **sous la lampe**

La chaleur... la chaleur ruisselante qui gonfle le thorax et allonge les pattes. Ce besoin de s'étendre, de s'étirer, de donner prise à l'air et d'embrasser le ciel. Il savait, il sentait que ce n'était pas l'heure, mais il n'en pouvait plus. D'une tension de tout son être, il tenta de se défaire de l'imperméable manteau qui le recouvrait. L'effort demandé, après ces longues semaines de jeûne et de sommeil, était inhumain.

Ça tombait bien : il n'était pas humain, et tout le monde sait que les papillons sont bien plus forts que ces tremblants géants de chair rose pâle.

Il poussa donc de toute sa force, porté par cette simple certitude : depuis cent quarante millions d'années, ses ancêtres y arrivaient. Il y arriverait donc.

La membrane, en effet, craqua et deux ailes humides apparurent dans l'éblouissante clarté. Bientôt le reste du corps suivit : la tête, le thorax, puis l'abdomen. L'insecte déplia ses ailes avec soin, offrant chacune de ses minuscules écailles à l'éclat de la lumière.

Avec un temps pareil, il mettrait moins d'une heure à sécher. Et ensuite, à lui la belle vie ! De fleur en fleur.

Pourtant, au fond de lui quelque chose ne tournait pas rond... Il y avait un couac dans la machine bien huilée de la métamorphose... Il l'aurait parié : c'était encore l'hiver.

Ses yeux tout neufs ne pouvaient rivaliser avec la pression écrasante de la lumière qui le surplombait, mais il lui semblait bien entrapercevoir, là-bas, au fond, un bout de ciel gris clair. De gros flocons venaient peu à peu couvrir les vitres couvertes de givre. Non, il ne les voyait pas et, pourtant, il savait.

Un frisson le parcourut. L'œil de lumière s'était encore approché. Ses ailes étaient presque sèches, mais il se sentait incapable d'esquisser le moindre déplacement.

La lampe l'avait comme hypnotisé.

Il ne vit pas l'aiguille s'approcher de son corps tout neuf, mais il la sentit, évidemment.

Le métal froid transperça son maigre corps.

Il tenta bien de se défendre, ses ailes nouvelles battirent l'air avec frénésie. Mais c'était aussi vain que douloureux.

Il cessa donc et se laissa accrocher au tableau de papier sans trop de difficulté.

La délivrance lui sembla durer une éternité... Un souvenir confus s'imposait dans sa mémoire. Celle d'un champ de blé fraîchement coupé, de ses parfums épais, de ses couleurs mordorées. Était-ce un souvenir réel ou bien un rêve confus inscrit au creux de son patrimoine génétique ? Il n'aurait pu parier, et à vrai dire il s'en fichait tout à fait.

Ce qu'il regrettait était de ne pas avoir eu le temps de laisser sur terre une descendance. Après tout, c'était sa raison d'être. C'est pour cela que la larve devient papillon.

Un hoquet douloureux l'agita encore une ou deux fois, et puis plus rien.

Ce fut la fin.

John remua un peu l'aiguille. Le spécimen le dérangeait : il avait un bout d'aile encore un peu froissé, qui faisait mauvais effet dans le bel ordonnancement de sa collection de papillons.

Il décrocha finalement l'insecte et le jeta dans la corbeille. De toute façon, ce type d'espèce pullulait dans la campagne anglaise. Il en ferait éclore un autre. Cela ne fit même pas flancher son sourire. La vie allait être si belle maintenant que le professeur Humphrey avait disparu. Il éteignit la lampe et s'en alla d'un pas léger chercher une nouvelle chrysalide dans le labo d'à côté.

John était un perfectionniste.

## **Humphrey**

Le professeur Humphrey était un original.

Alors, en ville, on s'inquiéta un peu, mais pas trop. Il lui arrivait souvent de disparaître pendant de longues périodes. Il finissait toujours par revenir, fatigué et les valises pleines de trésors, d'herbiers fantastiques et de pierres extraordinaires. Il ramenait aussi des tonnes d'écrits : aperçus, impressions, pensées, tout un flux d'idées sous forme de courriers que les destinataires auraient bien été en peine de déchiffrer. Il fallait d'abord que John, son bras droit, leur donne un aspect acceptable.

Du travail de déchiffrage.

Le professeur Humphrey avait toujours adoré la science, mais détesté l'école, et il écrivait affreusement mal. Les mots étaient tordus, penchés, emmêlés. Et s'il n'y avait que ça ! L'orthographe était pour lui un jeu de hasard, et il avait un sens de la grammaire tout à fait personnel. Par exemple, il trouvait que le point était un signe de distinction, que ça donnait de l'importance. Il en mettait donc un après chaque mot qu'il estimait

digne de l'être. Il jugeait les accents très gracieux et en ajoutait aussi souvent qu'il le pouvait. Le circonflexe était son préféré.

En revanche, Humphrey avait horreur des verbes. D'abord parce qu'ils avaient la sale manie de changer tout le temps de forme, et ensuite parce qu'il estimait que sa mission de scientifique était de décrire des faits, et non des actions.

Bref, la fonction de John, son secrétaire, était difficile et essentielle. Courbé sur l'énorme bureau, il travaillait avec acharnement. Même en rognant sur ses heures de sommeil, il n'aurait pas trop de l'hiver pour retranscrire le courrier du dernier voyage. Et il fallait pourtant qu'il finisse, vite.

À cela s'ajoutait la gestion de la Fondation, qui lui revenait aussi. Là non plus, ce n'était pas une mince affaire. Surtout avec le froid démentiel qui s'était abattu sur la ville.

Les verrières de la Fondation conservaient la plus grande collection de plantes rares du pays. Il fallait absolument maintenir un seuil de température élevé. Un trésor de botaniste était en jeu. C'était ainsi une continue source d'agitation là-dessous : les employés sans cesse s'activaient, tandis que les spécialistes, anxieux, venaient guetter chaque jour les premiers signes d'un flétrissement.

Il y avait aussi les animaux, bien entendu. Heureusement, ils étaient moins nombreux qu'avant. Le professeur avait un jour décidé que le déplacement était pour eux un traumatisme. Il préférait les laisser dans leur environnement naturel, éviter de les déraciner. Enfin,

ceux qui étaient nés en captivité y étaient restés, et ça faisait déjà une belle ménagerie !

Bref, tout le monde était bien occupé et personne ne s'inquiétait. Le professeur finirait bien par revenir.

Quant à la petite, tout le monde ignorait son existence. Personne n'aurait eu l'idée d'imaginer cette espèce de fou génial affublé d'un bébé.

Elle aussi, il aurait voulu ne pas la déraciner. Mais on ne lui avait pas laissé le choix.



## **Albert**

L'hiver avait été froid, mais froid... Albert emmenait ses chèvres paître à l'orée de la clairière, là où les arbres protégeaient quelques touffes d'herbes de la neige. Ainsi, il économisait un peu de foin... Il allait encore falloir tenir de longues semaines.

Albert connaissait bien l'hiver. Ça faisait plus de trente ans que, chaque année, il y avait droit. La présence des premiers perce-neige ne le réconfortait pas. Le printemps, ça ? De stupides fleurs même pas bonnes à manger. Le premier gel aurait raison de leurs maigres tiges claires.

Il avançait, et chaque pas était une torture. L'humidité avait à nouveau grippé sa hanche défectueuse. Il boitait plus que d'ordinaire, laissant s'infiltrer la neige dans ses vieilles chaussettes de rude laine. Le vent s'engouffrait dans ses sabots grossiers et remontait jusqu'à sa poitrine. Il allait attraper la crève, c'était sûr, ses vêtements étaient trop fins. Dieu qu'il faisait froid !

Perdu dans ses lamentations, Albert n'avait pas vu que les chèvres s'étaient écartées du sentier. Quand il

s'en aperçut, il poussa un nouveau grognement et alla les chercher. Les bêtes s'étaient arrêtées, devant un buisson, et quelque chose bougeait à l'intérieur.

Quelle chance, un lièvre égaré ! Albert en salivait d'avance... Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé de viande ? Quinze jours ? Un mois ? Il ramassa une grosse pierre. Plus peut-être ? Il s'avança à pas silencieux... Pourvu que ces crétines de chèvres ne fassent pas tout capoter !

Le buisson remua de plus belle. Albert retint sa respiration et leva doucement la pierre à hauteur de son visage. Surtout ne pas se faire remarquer. Encore un instant et la bête sortirait.

Une... deux... La voilà !

Albert suspendit son geste, il ne sut comment... l'instinct peut-être, ou la chance, tout bêtement. C'était une petite gosse qui était sortie. Une petite gosse toute maigrelette et vêtue de haillons. Elle baissait la tête, intimidée peut-être, ou épuisée. Albert avait faim, mais pas au point de devenir cannibale !

– Ben, la môme, qu'est-ce tu fiches là ?

La petite ne broncha pas.

– Hey, gamine, tu m'entends ?

Oui, elle l'entendait, elle leva doucement son visage vers lui, plissant les yeux sous la lumière blanche du ciel. Est-ce qu'il pourrait comprendre ?

– Ben alors, t'as perdu ta langue ou bien ?

Non, cet homme-là ne comprendrait pas. Il avait besoin des mots et de leurs étranges modulations. Elle lui fit un fragile sourire. Ce langage-là était universel.

Albert enleva ce qui lui servait de manteau, en enveloppa la petite. De sa grosse main rugueuse, il épousseta

la neige de ses cheveux et enleva les quelques feuilles mortes qui s'y étaient emmêlées. L'enfant se blottit contre sa poitrine, comme un petit animal.

– T'inquiète, gamine, moi non plus j'suis pas un bavard, je vais te ramener chez moi au chaud, tu vas voir. C'est pas un palais, mais ce sera toujours mieux que ces fourrés glacials.

Aux branches du buisson, une chrysalide remua légèrement puis reprit sa fixité de feuille morte. Il faisait vraiment trop froid pour sortir.

## **première étincelle**

L'enfant était glacée, mais ne paraissait pourtant pas souffrir du froid. Albert l'installa près de la cheminée.

Albert habitait une modeste cabane de forestier. L'agencement était rudimentaire et le mobilier basé sur l'essentiel : se chauffer, se nourrir, dormir, ou, en d'autres termes, se protéger du froid, de la faim et des intrus. L'ensemble était gris et austère, sans superflu. Plusieurs éléments pourtant trahissaient la présence d'une femme. Des ustensiles de cuisine un peu plus nombreux, une courtepoinette délicatement travaillée sur le lit, un couple posant sur une photo jaunie.

Albert, en effet, était marié. L'éluë s'appelait Béren-gère. C'était une mégère fermement plantée sur ses lourdes jambes et sur ses idées fixes, mais il l'aimait bien. Il lui était reconnaissant de le supporter, lui, Albert, sa jambe défectueuse, et sa manie de causer peu et de boire trop. Le whisky ne coûtait pas cher et c'était une manière de tromper la faim en ces temps de misère. Particulièrement cet hiver. Le pire de tous, sans aucun doute.

La petite ne bronchait pas. Tête baissée. Elle ne grelottait même pas. Blanche, si blanche. On aurait pu la croire de marbre sans la respiration régulière qui soulevait ses épaules. Ses cheveux eux-mêmes semblaient blancs... Ils n'étaient pourtant pas blonds, mais plutôt roux... un roux très clair, un peu gris, presque éteint. Un roux cendré, en quelque sorte. Leur finesse, surtout, était extraordinaire... Le plus souvent, ils ressemblaient à de délicats fils de soie, mais à peine un souffle de vent venait rompre leur stricte verticalité qu'ils prenaient l'allure d'un nuage de poussière. Vraiment une drôle de gamine.

Albert l'observait en coin pendant qu'il disposait soigneusement les bûches. Il ajouta une poignée de feuilles séchées, et chercha son briquet, coincé dans le pli de sa poche. Ça y est, il le tenait. Dans une minute, la pièce s'éclairerait du réconfort de la flamme.

Le briquet cracha ses étincelles, et la petite commença à s'agiter.

Un hurlement déchirant accompagna le moment où le feu s'élança à l'assaut des feuilles. L'enfant, terrorisée, s'était recroquevillée sur elle-même. L'agitation la fit tomber de sa chaise, et Albert la vit ramper furieusement sous la commode. Il essaya de l'attraper, mais elle était comme possédée. Pour un peu, elle allait le mordre.

Heureusement, les bûches étaient humides et la flambee de feuilles fut suivie d'un mince filet de fumée grisâtre.

La petite se calma et se lova dans les bras d'Albert, comme un animal apeuré.

Terrifiée, elle le fixait de ses immenses yeux rouges.

Oui, la petite avait des yeux rouges, de grands yeux rouges et tendres.

## **Béregère**

Quand Béregère rentra, elle s'étonna de trouver la maison si froide.

La grande paysanne dénoua sa cape de laine en s'ébrouant. On gelait ici ! Elle balaya la pièce de son œil bleu vif. Elle cherchait son homme. La salle était sombre, mais elle la connaissait si bien qu'elle pouvait identifier instantanément chaque ombre qui s'y détachait.

Albert avait réussi à endormir la petite. Installé au clair de lune, il s'était mis à réparer des chaussures qu'on lui avait laissées. Albert était cordonnier à ses heures perdues. Enfin, disons que, quand il n'avait vraiment plus rien à se mettre sous la dent, il acceptait de recoudre, ressemeler et cirer les souliers de quelques connaissances.

Il détestait ce boulot. En fait, il détestait l'idée même de travailler. Lui-même portait des sabots pour ne pas se donner de l'ouvrage supplémentaire.

Béregère, elle, tenait à ses jolies bottines qui claquaient fort sur la grande place pavée. Ces bottines,

parfaitement entretenues mais très inconfortables, avaient surtout pour mission de faire enrager son époux.

Se quereller était leur occupation préférée. Aussi ne se gêna-t-elle pas pour sauter sur l'occasion lorsqu'il lui expliqua ce qu'il s'était passé. Bérengère pâlit, prit sa voix la plus stridente, ses yeux les plus sombres, fit deux ou trois moulinets des bras pour se donner de l'élan et entra dans une colère noire.

Elle avait arrêté de casser des assiettes, par souci d'économie, mais elle aimait bien tout de même donner des coups de pied dans les chaises. C'était déjà ça.

Cela réveilla la petite. Assise dans sa couche improvisée, immobile, elle regardait de ses larges yeux cette drôle de sorcière.

La vue de la petite, loin de freiner l'emportement de Bérengère, le raviva.

Bérengère nourrissait une sorte de haine pour tout ce qui était gosse, marmot, gamin et autres nains. Elle n'avait pu en avoir et avait donc décrété qu'il s'agissait de bêtes domestiques parfaitement inutiles puisque ne donnant pas de lait et ne pouvant être mangées.

Une gosse à la maison ? Pas question ! Et en plus Mademoiselle avait ses exigences, Mademoiselle ne voulait pas de feu... Hé ho ! Quoi, pour une va-nu-pieds, on allait geler toute la nuit ? Mais où avait-il la tête ? Qu'il aille dormir ailleurs avec sa sauvageonne. Elle, elle avait travaillé toute la journée, et elle avait bien gagné le droit de se reposer.

Albert enveloppa donc la petite fille d'un maigre châle et la porta aux chèvres. L'étable était une pièce

attenante à la maison. Là, elle aurait chaud... Il la porterait à l'orphelinat à l'aube.

Il poussa la porte et s'avança vers le fond de l'étable. Albert se mit à creuser un nid dans la paille fraîche, et posa l'enfant.

Les chèvres, d'un seul mouvement, se levèrent et vinrent se grouper autour de la petite.

L'une d'elles lui offrit sa mamelle pleine de lait chaud. L'enfant s'y accrocha et s'endormit en paix, savourant une douceur qu'elle ne connaîtrait plus pour de longues et longues années.



**Cher Charles,**

*J'espère que tu te portes bien, ainsi que ta tendre Emma, vos adorables enfants et leurs adorables rejetons, et ainsi que ces lombrics dont tu t'es pris de passion. Pendant que tu observes la terre de ton jardin, j'ai repris la route des grands chemins. Je t'adresse comme toujours mes notes, mais il te faudra attendre un petit peu pour les recevoir, et John cette fois ne sera pas la seule raison de ce retard : il n'y a pas de service de poste ici, aucun contact avec la civilisation.*

*De longues années que nous parcourons tous deux les quatre coins du monde... Notre expédition sur le Beagle nous a emmenés, tout jeunes encore, dans les contrées les plus obscures de notre surprenante planète... Et pourtant, mon cher ami, c'est dans une forêt d'ici, une simple forêt britannique, que je découvre ce qu'est véritablement la nuit. Les arbres immenses, leurs ramures si denses, m'empêchent d'apercevoir un coin de ciel ou un bout d'étoile. Impossible de savoir l'endroit où je suis. L'ombre est partout, épaisse, opaque. Voilà une semaine que je marche et j'ai le sentiment de revenir sans arrêt sur mes pas. Qui a dit que la forêt renverse les lois de la raison et fait du chevalier un sauvage et de*

*la ligne droite un rond ? Je ne sais plus, mais il avait raison.*

*Mes réserves sont taries, mais je ne souffre pas de la faim : les glands et l'eau ne manquent pas dans ce demi-marécage. Tout autour de moi, la vie s'agite et par moments la nuit résonne du craquement de quelque insecte ou du cri d'un corbeau... Il faudrait peut-être que je m'inquiète de l'ours que j'ai aperçu ce jour, mais, tant que je reste à bonne distance, il est peu probable qu'il me cherche des noises. Les animaux sont des êtres pacifiques, il n'y a guère que l'homme qui chasse pour le plaisir.*

*Non, je suis seul ici, seul et oublié de tous, et c'est un sentiment merveilleux.*

*Ton ami H.*

## **au village**

Accueillir une va-nu-pieds ! Déjà qu'elle se cassait le dos pour ramener de quoi manger à la baraque ! C'est vrai qu'il se donnait à faire, son homme... Toute la journée, il fouillait dans les bois. Ça, elle ne disait pas le contraire. Mais tout de même, par ce froid, avoir une bouche en plus à nourrir alors que le gibier était rare ! Les bestioles hibernaient, mais pas leur estomac.

Les femmes, comme chaque jour, se retrouvaient autour d'une cheminée pour travailler ensemble. Bien sûr, ça économisait du bois, et, par ces temps de misère, il fallait tout compter. Chacune d'elles emmenait son petit fagot, ou sa bûche, et la cheminée devenait le cœur vivant du village tout entier, chaud et palpitant, diffusant doucement sa chaleur à toutes ces braves villageoises. On s'installait tout autour. La vieille Berthe tout devant, à cause de sa goutte.

Celles qui avaient apporté leur broderie se tenaient devant, là où la lumière est uniforme. Le point de croix, moins encore que le point de tige, ne pardonnait aucune irrégularité. Les travaux moins minutieux s'étaient sur

les côtés. Les filles de ferme, dans les derniers recoins, étaient obligées de tendre l'oreille pour saisir les ragots qui ne se dévoilaient qu'à voix basse.

Mais, plus que le souci d'économie, ce qui les rassemblait là, inconsciemment, c'était ce besoin d'être ensemble. C'était la compagnie qui leur tenait chaud.

Toutes ces femmes étaient bien trop fières pour reconnaître qu'elles avaient besoin les unes des autres. Un spectateur non avisé aurait pu croire qu'elles se détestaient : à l'affût de la critique, elles ne cessaient de se chercher des poux et passaient la vie des voisins au peigne fin. Mais, en réalité, ces broutilles les distrayaient et installaient une tension qui maintenait le village en vie.

Il fallait bien trouver du neuf dans ce coin où tout avait déjà été dit.

Alors, quand il arrivait véritablement un truc étrange, évidemment, c'était du pain béni !

Déjà Bérengère regrettait d'avoir renvoyé la gamine en ville. Elle aurait pu la confier à Monsieur le curé, ça aurait prolongé l'aventure dont elle était un peu l'héroïne... Enfin, maintenant que c'était fait, autant exploiter l'événement.

Louise, la femme du boucher, entra dans la pièce chaude.

Elle avait laissé la boutique à sa bonne. De toute façon, il n'y avait personne, alors elle était mieux à tricoter au coin du feu. Elle enleva son manteau mouillé, attrapa un tabouret et alla s'installer près de la vieille Berthe. Louise était une femme importante au village : bien nourrie, les joues roses, son commerce lui donnait le statut de dame.

Cette nouvelle auditrice était une aubaine pour Bérengère.

Théâtralement, elle reprit donc pour la douzième fois son récit. La façon dont son Albert avait trouvé la gosse, et puis son drôle d'air, et puis ses réactions bizarres. Grognements, hurlements...

Bérengère en rajoutait. Son auditoire était accroché à ses lèvres. Louise avait déjà suspendu son tricot, les brodeuses tenaient l'aiguille en l'air, la vieille Berthe ne tremblait plus...

Grognements, hurlements, et elle griffait, elle se débattait. À l'entendre, c'était la gosse qui avait refusé de dormir à l'intérieur. Une vraie sauvageonne. Elle avait envoyé son homme la porter aux sœurs de la Miséricorde.

Toutes les institutions du coin furent passées en revue, et le choix fit consensus. La Miséricorde, c'était parfait. On ne pouvait pas rêver mieux pour élever une jeune fille. Louise elle-même approuvait. Elle y prenait ses bonnes.